

Introduction

« Rien n'est vrai que le concret. C'est en poussant le particulier jusqu'au bout qu'on atteint le général, et par le maximum de subjectivité qu'on touche à l'objectivité » (Leiris, 1934, p. 214)¹.

La recherche qualitative est depuis longtemps considérée comme une méthode scientifique permettant l'accumulation des connaissances dans les sciences humaines et sociales. Les sciences des organisations et de gestion voient aussi un accroissement sensible des travaux inspirés par les démarches qualitatives. Cependant, en France, à l'inverse des pays anglo-saxons et du Québec, il existe très peu d'ouvrages dédiés exclusivement aux méthodologies qualitatives. Ce relatif désintérêt vis-à-vis de ces approches s'explique sans doute par la tradition scientifique héritée des mathématiques et de la rationalité soi-disant « cartésienne ». Au final, l'essentiel des publications et des manuels sur les recherches qualitatives se situe, aujourd'hui encore, davantage en sociologie et en sciences de l'éducation (Giordano, 2003).

Ce livre se concentre plus particulièrement sur une technique spécifique de recherche qualitative : la méthode des récits de vie. Quelle que soit sa dénomination (histoire orale, source orale, nar-

1. Leiris M. (1934), *L'Afrique fantôme*, Paris, Gallimard, p.214.

ration orale, entretien narratif, histoire de vie, récit de pratique, récit autobiographique, approche biographique, notice biographique, etc.), la méthode des récits de vie consiste à étudier un fragment de la réalité socio-historique dont on ne sait pas grand-chose *a priori*. Dans ce cadre, l'objectif du chercheur est de comprendre le milieu social, les situations et les trajectoires sociales à partir des expériences d'une personne, mais aussi d'un groupe ou d'une organisation. En résumé, il s'agit d'un récit évoquant des événements survenus au cours d'une vie et interprété comme une donnée objective produisant du sens (Bertaux-Wiame, 1986, p. 92). Le récit de vie est circonscrit à une tranche de vie de l'individu qui se raconte, à une portion de son histoire. Le recueil des récits biographiques s'oriente plus dans le sens d'une analyse des pratiques et des processus sociaux (cf. encadré 1). Par exemple, le chercheur ne demandera pas au sujet « racontez-moi votre histoire », mais « racontez-moi votre histoire de boulanger ». Autrement dit, il ne s'agit pas de demander à la personne de raconter sa vie dans sa globalité – histoire de vie où la personne raconte ce qu'elle a vécu depuis son enfance – mais plutôt de récolter un récit de pratiques, un récit de la pratique du boulanger en l'occurrence.

Dans les récits de vie, la formulation d'entrée est importante et oriente le sens de la narration. Dans le cadre d'une étude portant sur le sens donné à la consommation responsable, la question est : « *je voudrais que vous me racontiez comment vous avez commencé à acheter des produits équitables* » (Özçağlar-Toulouse, 2005). Si la recherche porte sur la passation du pouvoir au moment de la transmission de la PME (familiale), la question de départ pourrait être : « *pouvez-vous me raconter la façon dont s'est déroulée – ou se déroule – la période de transition dans votre entreprise ?* » (Bah, 2006). Si le chercheur souhaite étudier les motivations des créateurs d'entreprises, il pourrait formuler sa demande de la façon suivante : « *ce que je voudrais que vous me racontiez, c'est comment vous êtes arrivés à vouloir vous mettre à votre propre compte* ».

Encadré 1

Bertaux et les récits de pratiques des artisans-boulangers français

En France, l'utilisation des récits de vie ou approche biographique se développe principalement à partir des recherches de Bertaux sur la mobilité sociale dans les années 1970. Dans le mouvement de l'*histoire orale*, ce sociologue engage une réflexion méthodologique sur les récits de vie. Pour lui, la perception de la mobilité sociale par les sociologues est limitée par les techniques classiques utilisées (études statistiques à base de questionnaires sur large échantillon). Si ces études rendent bien compte des changements professionnels, elles ne permettent pas de comprendre véritablement la dynamique des trajectoires qui les sous-tendent. Dans le sillage des études quantitatives, il propose donc de recourir à la méthode biographique, même si les chercheurs en sciences sociales sont très peu nombreux à utiliser ou à préconiser cette méthode à l'époque. En 1976, il publie son premier travail consacré aux récits de vie aussi nommés méthode biographique : *Histoires de vie ou récits de pratiques. Méthodologie de l'approche biographique en sciences sociales*. Au début des années 1980, avec Bertaux-Wiame, ils mettent en lumière cette méthodologie qualitative lors de leur travail sur l'évolution de la boulangerie artisanale. Les racines de cette recherche sont à chercher sans doute dans la transformation socio-historique de l'économie boulangère en France, plus précisément de l'installation du boulanger et des difficultés nouvelles rencontrées compte tenu des transformations plus générales de la société française et de son économie en particulier dans le courant du siècle. La question charnière à laquelle tentent de répondre les chercheurs est la suivante : « Comment devient-on boulanger ? », c'est-à-dire comment s'installe-t-on et dans quelles

conditions ? Pour répondre à ces questions, ils recueillent les récits de pratiques, les récits d'expériences concrètes, auprès d'artisans-boulangers et de boulangères, mais aussi d'ouvriers-boulangers, de femmes d'ouvriers-boulangers... jusqu'au point de saturation, point à partir duquel ils ont constaté que les récits de vie supplémentaires n'apportaient plus rien de nouveau. Les récits des agents se sont révélés particulièrement intéressants pour comprendre tout à la fois les logiques des parcours des individus, la disparition progressive de la boulangerie artisanale et les nouvelles contraintes de l'installation qui pèsent fortement sur cet univers professionnel. Au-delà du microcosme de travail et de vie que constitue chaque boulangerie, les récits de vie ont permis de saisir les dynamiques internes de cette branche artisanale dans la longue durée, seules capables d'expliquer son extraordinaire aptitude à résister aux assauts répétés de la boulangerie industrielle qui, dans tant d'autres pays, ont mis fin à la boulangerie artisanale.

Ce livre sur la méthode des récits de vie s'inscrit dans un mouvement plus vaste portant sur le renouvellement des approches qualitatives et la redécouverte des histoires ou récits de vie. Si nombre d'auteurs reconnaissent que les premiers récits émergent avec les *Confessions* de Saint Augustin, puis *Les Essais* de Montaigne et enfin *Les confessions* de Rousseau, depuis le milieu des années 1980, on assiste dans les sciences humaines en général, et les sciences de gestion en particulier, à une redécouverte des vertus des approches descriptives et narratives. Le « genre récit » (écriture autobiographique, biographie individuelle, confession, culture médiatique du témoignage personnel et du récit de soi) considéré naguère comme production de savoirs subjectifs et non savants, connaît non seulement un regain d'intérêt, mais est devenu au fil du temps un genre plus reconnu et

légitime dans le monde académique et universitaire. Cette démocratisation des récits de vie touche toutes les disciplines des sciences sociales qui ont réellement pris conscience de la place de l'individu, des témoignages, des questions d'identité dans l'analyse des phénomènes sociaux. L'engouement actuel pour les ateliers d'écriture et le développement des méthodes de *storytelling* peuvent être considérés comme autant de formes de « narrations de soi » (Klein, 2004) ou d'« écritures du moi » (Gusdorf, 1990) qui participent largement de cette tendance de redécouverte des récits de vie. De sorte que, même si quelques réticences subsistent encore çà et là dans la communauté scientifique, on peut conclure néanmoins, à une forme d'acceptation et de reconnaissance définitive des approches narratives telles que les biographies et les autobiographies dans les sciences sociales.

Pour comprendre la signification sociale de cette explosion des récits de vie, il est nécessaire de revenir sur leurs fondements philosophiques et épistémologiques.

L'enjeu social, épistémologique et philosophique des récits de vie

Si depuis quelques décennies, les récits de vie connaissent une certaine effervescence dans les sciences sociales, le débat sur leurs fondements épistémologiques et philosophiques est particulièrement récurrent au sein des universités et des centres de recherche. Quoi qu'il en soit, il est possible de livrer quelques éléments sur les enjeux et les débats que soulève la méthode biographique et qui permettent en partie de comprendre pourquoi elle connaît aujourd'hui un vif succès.

La conception individualiste du monde occidental et le retour du sujet

On peut avancer deux explications pour justifier l'engouement actuel suscité par les récits de vie. La première serait liée à la montée de l'individualisme dans le monde occidental et à la remise en

question des schémas holistes. Partout dans nos sociétés modernes, l'autonomie et la responsabilité individuelle sont érigées en règle. Pour certains chercheurs (Ehrenberg, 1995, 1999), nos sociétés modernes sont entachées par une idéologie dominante qui enjoint chaque personne à cultiver sa singularité, à se prendre en charge, à se gérer, à se responsabiliser, à être le meilleur et le plus performant dans un nombre croissant de domaines : travail, santé, vie affective, loisirs, etc. Dans ce contexte, l'individu est le seul responsable de son destin, de ses réussites, mais aussi de ses échecs. Désormais, chacun est sommé de devenir l'entrepreneur de sa propre vie. Faire le récit de soi, de sa vie ou de son histoire, ne peut se comprendre qu'en se situant dans ces logiques d'individualisation, de dépassement de soi, d'autonomie et de liberté de choix du sujet exigées par les sociétés individualistes occidentales. Le récit de vie met en scène l'individu moderne comme le sujet de sa propre histoire. Pour Klein (2004), nos sociétés contemporaines peuvent être considérées comme des lieux de « fabrique de l'individualité ».

Pour Legrand (2000), la seconde explication du succès actuel du récit de vie réside dans le fait qu'il véhicule une sorte de correctif holiste, dans le cadre d'une société hypermoderne où les individus se trouvent de plus en plus laissés à eux-mêmes, désorientés, sans points de repère et en déshérence.

Pendant tout le long du XIX^e et l'essentiel du XX^e siècle, l'individu avait été écarté du discours savant, puis exclu par les approches marxistes ou structuralistes, partisans de globalité telles que la classe ouvrière ou la classe bourgeoise (Descamps, 2006). Les sociétés médiatiques contemporaines, d'une part, et la conception individualiste plus marquée des nouveaux courants philosophiques et sociologiques, d'autre part, concourent à une nette demande d'histoires, de documents et de témoignages personnels. Parmi ces nouveaux courants de pensée, citons l'interactionnisme symbolique dès les années 1950, l'ethnométhodologie dès les années 1960, puis la sociologie de la vie quotidienne dans les années 1970, mais aussi

les philosophies réflexives sur le récit avec les travaux de Ricœur dans les années 1980.

Tous ces courants intellectuels ont contribué directement ou indirectement à l'engouement actuel pour le biographique, le singulier, le dévoilement du « moi » et la représentation de l'intime dans les sciences sociales. Dortier (1996) perçoit dans ce retour remarqué du récit de vie un mouvement plus général de « redécouverte du sens, du sujet et de l'acteur », après une longue éclipse sous le poids des structures. D'une première période, celle de l'école de Chicago avec l'utilisation massive des récits de vie durant l'entre-deux-guerres, on est passé à partir des années 1950 à une seconde dominée par le structuralisme qui va éliminer le sujet dans l'analyse des processus sociaux ; les années 1980 ont conduit par un mouvement de balancier au « retour de l'acteur » dans les sciences sociales. Les sociologues d'abord, les historiens ensuite, se sont efforcés de réhabiliter l'individu, l'acteur, comme entité pertinente de leur recherche (Dosse, 2005).

Finalement, tous ces éléments concourent à un changement de perspective, avec le passage d'une conception à dominante holistique (totalisante) à une conception à dominante atomistique qui participe à la revalorisation de la parole individuelle (Queloz, 1987).

L'importance de la parole des « gens ordinaires »

Les récits de vie, en vogue depuis presque une trentaine d'années, doivent aussi leur intérêt aux nombreuses initiatives lancées pour inciter les acteurs de la société à raconter leur quotidien. La démarche récente de Rosanvallon (encadré 2) qui a créé une collection de livres de témoignages et un site Internet participatif, sorte de forum, « Raconter la vie »² (Seuil), illustre parfaitement cet engouement pour les récits de vie individuels et la volonté de donner la parole aux anonymes pour leur offrir une visibilité sociale. Le but de ce projet militant et novateur est de « confier la plume » aux

2. raconterlavie.fr : « Le parlement des invisibles ».

« invisibles », les gens ordinaires, souvent oubliés des institutions officielles, des gouvernants, des partis politiques et des médias, pour les inciter à se raconter en ligne ou en librairie afin de raviver la démocratie (bénévoles, infirmières, esthéticiennes, ouvriers, chercheurs universitaires, inspecteurs des impôts, chauffeurs-livreurs, caristes des entrepôts, dépanneurs, femmes de chambre, artisans manuels, grand patron...).

Encadré 2

Raconter des vies ordinaires : du web au papier

Le pari de la collection dirigée par Rosanvallon est de donner la parole aux internautes pour investir le monde des livres. Les auteurs sont invités à déposer leurs écrits sur internet. Les textes publiés en collaboration avec Le Seuil sont choisis parmi ces contributions, sous formes de petits livres de soixante-dix pages. La collection est un mélange de témoignages, d'analyses sociologiques, d'enquêtes journalistiques, d'enquêtes ethnographiques et de littérature. Toutefois, les histoires doivent s'inscrire dans l'une des trois grandes thématiques, piliers de la collection :

- les récits et trajectoires de vie mêlant histoires singulières et portraits emblématiques, pour appréhender sensiblement la société française ;
- les lieux producteurs ou expressions du social – espaces exemplaires d'un nouveau mode de vie, lieux révélateurs d'une crise sociale, nouveaux lieux de travail, etc. ;
- les grands moments de la vie – ceux qui résultent d'un basculement, ou ceux marqués par de nouveaux départs.

*Source : www.raconter.la.vie.fr et
Midi Libre du vendredi 10 janvier 2014*

A la manière des écrivains illustres comme Balzac et Zola qui prenaient le temps de décrire leurs contemporains, le philosophe et historien Rosanvallon, spécialiste de la démocratie, donne la parole à tous les acteurs de la société, même si leur parole peut être parfois maladroite et violente, pour témoigner des réalités sociales actuelles. Il s'agit ici, contrairement à la biographie à caractère historique traditionnellement cantonnée aux personnages illustres et à la biographie des élites (grands hommes d'Etat, intellectuels et artistes), de redécouvrir notre quotidien à travers la parole des individus qui ne la possèdent pas généralement ou qui n'ont pas l'usage de l'écriture ; autrement dit, de « rendre au peuple ce qui lui appartient » (Pineau et Le Grand, 1993, p. 10). Car pour raconter la société, il faut des paroles multiples.

Rappelons toutefois que cette volonté de donner la parole aux anonymes pour leur offrir une visibilité sociale n'est pas en soi une démarche nouvelle. Elle puise son inspiration et ses références historiques dans le département de sociologie de l'Ecole de Chicago qui, dans les années 1920, avait fait de l'étude des groupes traditionnellement laissés pour compte, les exclus du système, une de ses spécialités : nouveaux immigrants en Amérique, minorités ethniques ou raciales, jeunes prostituées, vagabonds, toxicomanes, cambrioleurs, délinquants (Bertaux, 1980). Les récits de vie ont donc largement contribué à la prise en compte du vécu et de la parole des individus ordinaires là où seule subsistait la figure du « grand homme ».

En France, le mouvement politique et social pris par les sciences humaines après les événements de Mai 1968 a fortement contribué à ce mouvement de libération de la parole en légitimant l'expression de soi et en valorisant la *praxis* et le vécu des individus (Descamps, 2006). Dans les années 1970, la culture ouvrière et les « catégories populaires » sont mises davantage en valeur « *dans une perspective militante qui entend rompre avec la seule histoire des élites* » (Pineau et Le Grand, 1993, p.51). Les histoires et témoignages oraux viennent alors contrebalancer l'histoire politique et

institutionnelle écrite, officielle et les méthodes quantitatives anonymes à partir de questionnaires et de statistiques. Ces « nouvelles » pratiques, militantes et engagées, deviennent de véritables outils de reconnaissance, d'affirmation culturelle et identitaire au service de la classe ouvrière, des minorités dominées, des « vaincus » de l'histoire, dans le cadre de leur vie quotidienne. D'une façon générale, c'est une histoire vue d'en bas, du point de vue des « sans-grades ».

Dans les années 1980, le « vécu », la subjectivité et l'authentique connaissent un grand succès éditorial et littéraire, facilité par la naissance, un peu auparavant, de collections spécialisées dans la plupart des maisons d'édition : « Terre Humaine » chez Plon (1955), « Vécu » chez Laffont (1967), « Témoins » chez Gallimard (1967), « Actes et Mémoires du peuple » chez Maspero (1975), etc. Dans ces collections, les travaux des savants se mêlent aux témoignages issus des savoirs dits « profanes ». Les récits de vie, les mémoires, les autobiographies se multiplient et on assiste alors à une véritable « vogue biographique » (Dosse, 2005), une « explosion de l'attention portée à la parole des gens » (Wallenborn, 2006). La presse, l'édition, mais aussi la télévision et la radio suivent le mouvement en produisant des séries-témoignages et des émissions qui mettent en avant l'expérience et le témoignage personnels (« Histoires vraies », « Les gens d'ici »...). Le public se passionne pour des récits de vie d'anonymes, de « petites gens » qui parfois se transforment en véritables *best-sellers* (Gonseth et Maillard, 1987). Désormais, les récits de vie sont fortement médiatisés et en même temps les sciences sociales les redécouvrent comme pratique méthodologique. Les écrits, les colloques, les tables rondes, les séminaires et les débats autour de la méthode biographique se font alors plus nombreux (Peneff, 1990). Finalement, on assiste aujourd'hui à une large diffusion des récits de vie dans toute la société, phénomène qui dépasse amplement le cercle des spécialistes et des pratiques professionnelles.

Le développement actuel de l'Internet démultiplie les possibilités de mise en scène et de mise en récit de soi, tout en offrant une opportunité de publication à la fois plus large, plus rapide et moins

coûteuse. Ces dispositifs d'exposition de soi en ligne prennent une place de plus en plus importante parmi les procédés narratifs et renvoient à la notion d'« extimité » dont parle Tisseron (2011). Klein (2004) qui s'est intéressé au phénomène montre que notre société hyperconnectée est désormais entrée dans l'ère d'exposition du privé sur la scène publique. Les blogs, les pages personnelles, appelées aussi *homepages* ou encore *pages perso*, participent de cette tendance. Elles occupent une place croissante parmi ces nouveaux récits de soi sur Internet, entre espace public et espace personnel. Bousculant les frontières entre vie collective et vie privée, elles offrent des lieux de présentation de soi où l'identité se crée et se traite aux yeux de tous. Elles permettent à chacun de se présenter, de se dire, de se raconter, de se mettre en scène sur des espaces où se côtoient différentes formes de narrations de soi : journaux intimes en ligne, essais autobiographiques, carnets de voyages, récits humoristiques, histoire personnelle, activités, hobbies, projets, passions, etc. Ces sites web d'individus constituent donc des aires électroniques d'expression de soi et d'émergence potentielle de nouvelles figures narratives du sujet. Ces constructions multimédiatiques (écrits, images fixes ou animées, photographies, son, musique, etc.) ont pour caractéristique de créer des récits de soi contemporains qui offrent à chacun – et aux yeux de tous – la possibilité d'accéder à une activité autobiographique multiforme. Pour Klein (2004), ces pages personnelles constituent des dispositifs de narration de soi dans la mesure où leurs auteurs y opèrent une mise en forme de liens, la création d'un réseau de sens, une mise en intrigue, voire une scénarisation de leur personnage. Cependant, elles doivent être considérées comme des récits de vie spécifiques qui se caractérisent par leur contexte d'énonciation nouveau (Internet). Le créateur de la page s'adresse à un public ouvert, indéterminé et multiple (internauts inconnus et lointains, groupe d'internautes connus, amis, famille, etc.), provoquant un éclatement énonciatif. De la même façon, le destinataire lui-même n'est pas unique ni unifié dans son énonciation. Il se construit dans la relation avec ses

récepteurs puisqu'il sollicite les autres à le compléter, à lui donner d'autres idées, à lui dire qui il est, en réinjectant parfois ces commentaires dans la page personnelle de façon circulaire.

La fin des métarécits et l'essor des micro-récits

L'essor de l'approche biographique est très directement lié à la mort des grandes idéologies de la modernité ou « métarécits » (Lyotard, 1979) dans les sociétés occidentales. Pour de nombreux auteurs – philosophes, sociologues, anthropologues – les analyses critiques postmodernes, jointes à l'essor du modèle économique néolibéral, à la crise des « grands récits » (culturels, religieux, politiques et scientifiques) qui donnaient un sens homogène à l'histoire ainsi que l'effondrement des grandes institutions (Églises, classes sociales, appartenances syndicales, professionnelles ou familiales) qui définissaient les identités de chacun, ont exacerbé l'individualisme et favorisé l'importance croissante du biographique dans les sociétés de la modernité (Delory-Momberger, 2005). Ce basculement des métarécits vers les micro-récits est également perceptible dans d'autres disciplines des sciences sociales. Par exemple, en histoire, la mode est aussi à la micro-histoire. Le but est toujours de faire de l'histoire sociale, mais en se situant au niveau des individus et de leur vie quotidienne. Dans cette perspective, la micro-histoire s'intéresse à la vie des gens ordinaires. L'historien ou le sociologue décrit, à travers la vie ou le parcours d'un ou plusieurs individu(s) témoin(s), une époque, une société, un mode de vie.

Dans certaines disciplines des sciences sociales, les récits de vie peuvent permettre de comprendre, en partant des témoignages individuels, les grands événements contemporains ou les changements de tous ordres qui affectent les sociétés occidentales. Le témoignage est devenu depuis la Grande Guerre (1914-1918) une source incontournable pour la compréhension des faits marquants, surtout tragiques, de notre société. Par exemple, les témoignages ou les récits autobiographiques des témoins de la Shoah rencontrent un énorme succès dans l'espace public depuis quelques décennies, en

permettant de comprendre la déportation et l'holocauste du peuple juif pendant la Seconde Guerre mondiale. Wieviorka (2002) inscrit ce phénomène dans l'engouement pour les récits de vie. Pour elle, nous sommes désormais entrés dans « l'ère du témoin ». Dans cette optique, le genre biographique pose la question de savoir comment, en partant de la micro-histoire et de la « parole des gens » (Wallenborn, 2006), il est possible d'accéder à la macro-histoire, la grande histoire. En d'autres termes, à partir des micro-récits, des micro-mondes et des trajectoires des individus, on peut accéder aux structures sociales, économiques et politiques auxquelles ils appartiennent. Comme le dit Rouleau (2003), la méthode biographique permet à partir du discours d'un individu et la description de son univers quotidien d'accéder à la réalité de la société dans laquelle il vit ou l'organisation dans laquelle il travaille.

La valeur heuristique des récits de vie

Comme nous aurons l'occasion de l'aborder dans les parties suivantes, une question essentielle soulevée par les récits de vie sur le plan épistémologique, concerne le problème de la subjectivité. Quelle valeur ou crédit scientifique peut-on accorder à l'expérience humaine ? Comment les données construites subjectivement à partir d'un vécu expérientiel peuvent-elles devenir savoir disciplinaire scientifique et objectif ?

Un début de réponse nous est apporté par Bertaux (1980). Pour un chercheur en sciences sociales, donner la parole, traditionnellement accaparée par les élites intellectuelles, aux anonymes, à l'individu quel qu'il soit, c'est reconnaître que leurs expériences vécues ont de la valeur et que leur histoire n'est pas insignifiante pour la société : « *c'est essayer de tirer une plus-value sociale de sa vie* » (Pineau et Le Grand, 1993, p. 12). En somme, c'est considérer qu'ils sont des « *gisements d'informations* » (Mucchielli, 1996). Mais pourquoi les sujets acceptent-ils de raconter leur histoire, parfois douloureuse, à une personne étrangère (un chercheur) ou d'avoir un regard rétrospectif sur leur passé ? Quels bénéfices retirent-ils

en livrant leur récit ? Pour certains, se raconter est un moyen de partager avec les autres une facette de leur existence. Faire le récit de sa vie permet d'exister aux yeux de l'autre. Pour d'autres, le récit est l'occasion de mettre en ordre leurs souvenirs, ce qui rapproche leur pratique de la fonction thérapeutique. Pour d'autres encore, le récit peut représenter une sorte de tribune, notamment lorsque le narrataire offre la possibilité d'accueillir des témoignages afin de les publier. Quoi qu'il en soit, la démarche consiste à faire de l'acteur social, du sujet qui raconte son expérience professionnelle ou personnelle un expert. Il n'est plus considéré comme un « idiot culturel »³ (*cultural dope*) : il a la capacité d'interpréter ses propres comportements et de réfléchir sur lui-même. Recourir à la méthode biographique, comme le dit très justement Bertaux (1980, p.219), c'est accepter de « reconnaître aux savoirs indigènes une valeur sociologique ». Pour cela, il faut « traiter l'homme ordinaire non plus comme un objet à observer, à mesurer, mais comme un informateur, et par définition, comme un informateur mieux informé que le sociologue qui l'interroge ». Il s'agit donc d'opérer un bouleversement des habitudes dans la construction du savoir disciplinaire, car « c'est remettre en cause notre monopole institutionnel sur le savoir sociologique, et c'est abandonner la prétention de la sociologie à devenir une science exacte ». Dans cette perspective, l'approche biographique accorde une place centrale au sujet qui se raconte, en lui reconnaissant un rôle d'expert détenteur d'une expérience pouvant être transformée en savoir disciplinaire par le chercheur qui l'interroge. Le chercheur se fait apprenant auprès du narrateur. La personne raconte son expérience dans un objectif de connaissance scientifique. L'approche biographique implique de reconnaître à l'expérience humaine une valeur cognitive et heuristique. En somme, pour Bertaux (1997), la subjectivité inhérente aux récits de vie peut devenir source de connaissance scientifique.

3. Ce point de vue est défendu par l'ethnométhodologie, un courant de la sociologie américaine né dans les années 1960 en rupture radicale avec les modes de pensée de la sociologie classique.

Ainsi, les récits de vie opèrent une rupture épistémologique avec les théories structuralistes et fonctionnalistes qui tendaient à réduire les individus à de simples « unités statistiques » (Passeron, 1989).

Sur ce point encore, le sociologue italien Ferraroti (1983, p. 50-52), autre artisan majeur du renouveau de cette méthode dans les sciences sociales, rappelle que « *chaque narration autobiographique raconte (...) une pratique humaine. Or (...) toute pratique individuelle humaine est une activité synthétique, une totalisation active de tout le contexte social. Une vie est une pratique qui s'approprie des rapports sociaux (les structures sociales) les intériorise et les retransforme en structures psychologiques (...) notre système social est tout entière dans tous nos actes, dans tous nos rêves, délires, œuvres, comportements, et l'histoire de ce système est toute entière dans l'histoire de notre vie individuelle* ». Toutefois, contrairement à ce que l'on pourrait penser, cette relation est loin d'être linéaire. Le rapport entre histoire sociale et histoire personnelle du sujet ne relève pas d'un simple déterminisme mécanique : « *L'individu n'est pas un épiphénomène du social. Par rapport aux structures et à l'histoire d'une société, il se pose comme pôle actif (...). Bien loin de refléter le social, l'individu se l'approprie, le médiatise, le filtre et le retraduit en le projetant dans une autre dimension, celle, en définitive, de sa subjectivité. Il ne peut en faire abstraction, mais il ne le subit pas passivement, au contraire, il le réinvente à chaque instant* ». La méthode biographique nécessite donc de considérer « *chaque homme comme la synthèse individualisée et active d'une société (...). Si chaque individu représente la réappropriation singulière de l'universel social et historique qui l'environne, nous pouvons connaître le social en partant de la spécificité irréductible d'une praxis individuelle* ». Partant de là, on peut considérer que partir du récit peut nous permettre de monter en abstraction et en objectivité. Par conséquent, chaque récit individuel se présente comme une voie d'accès possible à la connaissance scientifique d'un système social particulier. Si bien que, pour Ferraroti, il devient possible de « *lire une société à travers une biographie* ».

La dimension mémorielle des récits de vie

Les récits de vie permettent de recueillir et de sauvegarder les témoignages et les traces des derniers représentants d'une époque (par exemple, un métier, une pratique artisanale rurale devenus inexistantes du fait de la mécanisation accélérée et de l'urbanisation) ou d'une société (par exemple, une communauté indigène qui meurt comme happée par la modernité ou la mondialisation) et qui sont les dépositaires de valeurs historiques d'une culture, d'une civilisation en voie de disparition (Poirier *et al.*, 1983). Les premiers récits biographiques ethnologiques aux États-Unis ont été utilisés dans cette optique pour retracer la vie des grands chefs indiens et des guerriers au moment où ils disparaissent. Il s'agit de décrire, à travers le parcours d'un ou plusieurs individu(s) représentatif(s), un groupe ou un milieu social, avant son extinction. Les récits de vie deviennent alors sources authentiques de connaissances des habitudes, des us et coutumes d'un microcosme local. La méthode biographique sert donc, sur ce « terrain de la dernière chance », à fixer un passé et à enregistrer des savoirs qui vont disparaître avec la mort de leurs derniers représentants. Ce travail mérite certes toutes les priorités, mais l'histoire de vie n'est utilisée ici que pour momifier ces derniers témoins et à travers eux une société désormais révolue (Morin, 1980). Dans ce cas-ci, le projet de recherche se situe dans une « épistémologie » différente des récits de vie recueillis dans un but scientifique par un chercheur (sociologue, ethnologue ou historien) avec une nécessité d'objectivation. Il se réduit ici à un simple mode de recueil de la « parole de » que l'enquêteur cherche à obtenir auprès des derniers survivants d'une époque, d'un groupe, d'une culture ou d'une société ; c'est ce que reprochent d'ailleurs certains chercheurs (Bourdieu, 1987) à l'ethnométhodologie par exemple en considérant que ce type de littérature, ne constitue qu'un simple enregistrement de savoirs, qui se contente de « *compte-rendu des comptes-rendus* ».

Au-delà de leur fonction de témoignage visant à assurer la transmission d'un héritage culturel, Grall (2004) rappelle que les

récits de vie sont essentiellement destinés à faire le deuil d'une situation ou d'un passé révolus. Pour lui, les récits de vie individuels, en mettant en jeu des situations de rupture, de crises, de transition, de changement, de passage sont aussi l'expression de phénomènes de deuil régulièrement renouvelables pour passer d'un statut ou d'une fonction social(e) à un(e) autre dans une société de la modernité où la flexibilité économique impose des reconversions rapides. Pour ceux qui traversent ces épisodes, l'histoire de vie peut permettre d'élucider les choix stratégiques pour pallier les déséquilibres et bouleversements de ces changements trop brusques. La démarche biographique est alors liée à une dynamique du changement et devient révélatrice d'interactions, de conflits et d'enjeux sociaux et politiques.

La dimension identitaire du récit de vie

Le récit de vie a également une dimension identitaire pour la personne qui se raconte. Au-delà des informations véhiculées par la méthode biographique, raconter sa vie, c'est mettre en jeu l'image de soi, l'image que les autres se font de soi, l'image de soi pour soi-même (Pineau et Jobert, 1989). Aussi, raconter son histoire n'est pas un geste qui va de soi (Ferraroti, 1983). Le récit laisse rarement le narrateur indemne. En se racontant, le sujet dit qui il est, qui il croit être ou qui il veut être et en obtient reconnaissance par celui qui l'écoute. Les histoires et récits de vie, quel qu'en soit le type, constituent pour le sujet qui se raconte un moyen de (re) construire la cohérence de sa vie et de (se) donner une image de lui-même suffisamment cohérente pour être communiquée à l'autre (Wallenborn, 2006). En se racontant, le sujet ressaisit son passé en lui conférant une ordonnance. En échange de son récit, le narrataire aide le sujet à reconstruire sa vie. Raconter son histoire ou sa vie interroge l'identité dans le rapport à l'autre. Tout récit implique un destinataire qui peut être une occasion d'accroître le sentiment d'individualité justement sur ces dimensions saillantes de par leur altérité. Le récit de vie inclut donc toujours aussi un mouvement de

décentrement de soi, vers les autres, vers le territoire familial, vers la logique des rapports sociaux (Legrand, 2000).

Récits et identité narrative

Depuis le début des années 90, sous la houlette d'auteurs comme Ricœur (*Temps et Récit*) ou Bruner (« L'analyse narrative de la réalité »)⁴, on assiste à une redécouverte du récit dans les sciences humaines. Ricœur (1985) développe notamment le concept d'identité narrative pour désigner la capacité de la personne à mettre en récit de manière concordante les événements de son existence. Produire un récit, c'est raconter, composer une histoire qui met en scène des personnages, des décors, des situations, des faits, des événements, des rebondissements et une intrigue (énigme à résoudre, action à réaliser, projet à accomplir). De cette histoire est produite une mise en intrigue qui implique un début, un milieu et un dénouement. Elle consiste principalement dans la sélection et dans l'arrangement des événements et des actions racontées pour produire le récit. La force d'attraction des modèles narratifs, leur puissance évocatrice résident essentiellement dans leur capacité à rendre plus intelligibles, plus lisibles les histoires de vie et les intrigues de la vie humaine. Le philosophe a repris et traité ce concept d'identité narrative dans un autre ouvrage, *Soi-même comme un autre* (1990).

Pour comprendre la fécondité de cette notion d'identité narrative, il faut la replacer dans le cadre d'une interrogation sur l'identité personnelle. Pour Ricœur (1985), la construction de l'identité personnelle se déroule aussi dans le récit, réel ou recomposé, que l'individu raconte lui-même : « *Quand on raconte son passé, on ne le revit pas, on le reconstruit. Ce qui ne veut pas dire qu'on l'invente. Ce n'est pas un mensonge. Au contraire même, pour faire un récit, on utilise les éléments du passé. Mais tout ne fait pas événement dans une vie. On ne met en mémoire que ce à quoi on a été rendu sensible* »

4. Bruner J. (1996), L'analyse narrative de la réalité, in *L'éducation entrée dans la culture*, Retz.

(Cyrulnik, 2002, p. 122). Se raconter, faire le récit de notre vie possède une composante fictionnelle. Dans le récit se mêlent l'histoire et la fiction, faisant de l'histoire d'une vie une « histoire fictive » ou encore « une fiction historique », comparable aux biographies de grands hommes. « *L'histoire d'une vie ne cesse d'être refigurée par toutes les histoires véridiques ou fictives qu'un sujet raconte sur lui-même. Cette refiguration fait de la vie elle-même un tissu d'histoires racontées* » (Ricoeur, 1985, p. 443). Ce concept d'identité narrative s'applique aussi bien à une personne qu'à une communauté (sociétés, peuples, groupes, classes etc.). Sur le plan personnel : « *Je me raconte, donc j'existe et j'atteste de mon existence aux yeux des autres dans les récits de ma vie* » (Brun, 2003, p. 1). Sur le plan collectif, les célébrations, les commémorations, sont des « lieux de mémoire » et d'expression de nos identités collectives. Les communautés historiques ou les groupes font largement appel à des mythes, des légendes, des héros ou encore à des événements historiques fondateurs (comme la Révolution Française) pour se (re)construire une identité (familiale, associative, professionnelle, religieuse, nationale). De plus, « *individu et communauté se construisent dans leur identité en recevant tels récits qui deviennent pour l'un comme pour l'autre leur histoire effective* » (Ricoeur, 1985, p. 444). Dans ce sens, le fait de se raconter permet de réfléchir sur soi-même (ipse) : le sujet se construit car il mêle identification (idem) et différenciation (alter). En résumé, faire le récit de soi, c'est se forger une identité dans son milieu social, « identité narrative » qui aide à se faire reconnaître et à s'orienter dans sa vie sociale et professionnelle.

Soulignons toutefois que l'identité narrative n'est pas une identité figée, stable et sans faille, du fait qu'elle oscille entre l'histoire et la fiction. En conséquence, elle ne cesse de se faire et de se défaire. L'identité se négocie et se renégocie en permanence à partir de nos relations avec les autres.

Plan de l'ouvrage

Nous proposons de structurer l'ouvrage en trois chapitres. Un premier chapitre sera consacré à la définition du récit de vie, en répondant à plusieurs questions. Comment situer cette méthode par rapport aux autres approches qualitatives ? Quelles en sont ses origines ? Comment définir le récit de vie ? Comment se distingue-t-il d'autres conceptions assez proches ? Quel est son poids dans les recherches en sciences humaines ?

Le deuxième chapitre présente la mise en œuvre opérationnelle des récits de vie dans les sciences de gestion. Une fois les récits de vie collectés, qu'en faire ? Quelles sont les techniques et les méthodes pour les exploiter jusqu'à la publication ?

Enfin, dans un troisième chapitre, se pose la question centrale de la scientificité des récits de vie. Quelles sont les principales critiques et les limites des récits de vie ? Comment peut-on tenir compte de ces limites, de façon à réduire leur effet dans la production de connaissances scientifiques ? Comment peut-on aider le narrataire à livrer un témoignage empreint d'un minimum de validité ? Quels sont les critères de validité d'un témoignage ? Quelle est la place attribuée au chercheur utilisant cette technique de recherche ? Comment prendre en compte également les biais du chercheur ?